

---

## Documents sauvegardés

Mercredi 16 octobre 2019 à 11 h 51

1 document

---

# Sommaire

---

## Documents sauvegardés • 1 document

---

	15 octobre 2019	
<b>Le Monde (site web)</b>	<b>Aubervilliers se rêve en quartier latin du Grand Paris</b> A la sortie du métro Front-Populaire, à <b>Aubervilliers</b> (Seine-Saint-Denis), une forteresse blanche a ouvert ses portes. Larges baies vitrées, hôtessees d'accueil, fauteuils design... A l'intérieur, l'amphithéâtre ...	<b>3</b>

## Le Monde

## Nom de la source

Le Monde (site web)

## Type de source

Presse • Presse Web

## Périodicité

Quotidien

## Couverture géographique

Internationale

## Provenance

France

Mardi 15 octobre 2019 • 00:09 UTC +0200

Le Monde (site web) • 2061 mots

## Aubervilliers se rêve en quartier latin du Grand Paris

Jessica Gourdon

**En Seine-Saint-Denis, le campus Condorcet, qui fait sa première rentrée, ambitionne de devenir le « Saclay des sciences sociales ».**

**A** la sortie du métro Front-Populaire, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), une forteresse blanche a ouvert ses portes. Larges baies vitrées, hôtesse d'accueil, fauteuils design... A l'intérieur, l'amphithéâtre sent la peinture fraîche, et la moquette anthracite neuve étouffe les chuchotements. Les lieux tiennent plus du centre de conférences à La Défense que du campus universitaire.

Sur l'estrade, Olivier Compagnon, enseignant-chercheur en histoire de l'Amérique du Sud, lance avec ironie : « Oh que oui, il est difficile de quitter le joli jardin que nous avons à Saint-Germain-des-Prés, dans le douillet centre de Paris. » Face à lui, 150 étudiants en master à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL), composante de Paris-III, font leur rentrée à Condorcet.

« Nous n'avons pas quitté Paris, nous agrandissons les frontières de Paris », résume Olivier Compagnon, enseignant-chercheur en histoire

Ils font partie des 4 000 étudiants et 1 500 chercheurs en sciences humaines et sociales issus de Paris-I, de Paris-III, de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) ou encore du CNRS

qui sont, depuis cette rentrée, rattachés à ce nouveau site universitaire de sept hectares.

### Bulle de modernité

Alors, il faut bien rassurer cette promo cobaye. « La réalité, lance Olivier Compagnon, c'est que pendant trois mois, ce sera de l'adaptation. Il y aura des couacs de salles et des micros qui ne vont pas marcher. Mais au-delà du fait que vous allez arrêter de vous ruiner le midi avec des sandwiches à 7 euros, c'est formidable d'être à Aubervilliers. Nous n'avons pas quitté Paris, nous agrandissons les frontières de Paris. » Jean-Marc Bonnisseau, président du campus, abonde : « Investissez ces lieux, n'en faites pas un simple lieu d'étude » – comprendre : où l'on vient et d'où l'on repart aussitôt...

Car c'est l'un des risques de cet ensemble de bâtiments, bulle de modernité que l'on aurait trop vite fait de cataloguer impersonnelle et sans âme.

Si Condorcet devrait réunir, dans quatre ans, 12 000 chercheurs et étudiants de onze établissements, aujourd'hui, le campus ressemble encore à un chantier semi-fantomatique, au milieu d'un filot d'entrepôts et de bureaux. Ces temps-ci, grues et bétonneuses s'activent pour achever le siège de l'Institut national

© 2019 SA Le Monde. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



d'études démographiques (INED), construire le bâtiment de l'EHESS et, surtout, terminer le Grand équipement documentaire (le GED, prononcer « j'aide »), pièce maîtresse du site, qui réunira 45 bibliothèques universitaires. Cet immense bâtiment végétalisé conçu par Elizabeth de Portzamparc aurait dû ouvrir en même temps que l'arrivée des premiers occupants... Il faudra compter un retard d'un an.

De la vie sur le campus, il y en aura tout de même cette année : des étudiants habitent d'ores et déjà dans deux résidences (450 lits au total). Mais, faute de lieu de travail, « une partie du restaurant universitaire est transformée en espace de coworking », indique la direction.

#### « Une puissance »

Si Condorcet n'est pas achevé, son dessein est déjà posé. Antonella Romano, vice-présidente de l'EHESS, le qualifie, au choix, de « Saclay des sciences sociales » ou d'« Orsay du nord de Paris » – ce qui en dit long, au passage, sur le rapport de forces entre sciences dures et sciences humaines, éternelles sœurs ennemies.

L'objectif, depuis la naissance du projet il y a dix ans, est bien de faire de ce site autre chose qu'une grosse copropriété de laboratoires et de départements universitaires. « Notre pari, c'est que Condorcet contribue au rayonnement international des sciences sociales françaises en les décloisonnant », explique Jean-Marc Bonnisseau. Que la sérendipité et la proximité entre les laboratoires donnent une impulsion à ces disciplines mal aimées, qui ont connu une époque flamboyante en France dans les années 1960 et 1970 mais qui, depuis, ont perdu de leur aura à l'étranger.

« En France, dans les universités multidisciplinaires, les sciences humaines ne sont jamais en bonne position pour gagner des arbitrages en termes de financement, de ressources humaines, de locaux... Le fait d'avoir un espace à nous, des moyens, cela nous donne une puissance. On peut espérer que ce campus va modifier la manière dont les sciences sociales sont faites en France. C'est tellement massif, il y a tellement de chercheurs dans un même espace. C'est inédit », veut croire Arnaud Esquerre, sociologue, directeur d'un laboratoire de l'EHESS, qui a emménagé en septembre à Condorcet.

Condorcet dispose d'un conseil scientifique piloté par la philosophe Barbara Cassin. Des thématiques de travail communes dans l'air du temps ont été identifiées : les religions, la santé, les migrations, les mémoires. Mais certains doutent de la portée de ces collaborations, en raison du rattachement des laboratoires à des groupements d'établissements différents.

C'est un paradoxe de ce site, où les colporteurs partagent des machines à café mais appartiennent à des super-entités en concurrence dans les classements internationaux. Quant à l'établissement public qui gère le site, il serait, de l'avis de certains, « sous-dimensionné », notamment pour la gestion de la future bibliothèque.

#### Une pièce à soi

Autant de questions qui n'ôtent pas à Condorcet son atout maître, qui saute aux yeux : l'espace. Une petite révolution pour des chercheurs habitués aux bureaux étriqués à partager – quand les bureaux existent.

« C'est la première fois que j'ai une

pièce à moi », se réjouit Isabelle Clair, chargée de recherches au CNRS. Louise Rebeyrolle, 26 ans et doctorante, dispose aussi d'un bureau assigné avec une grande baie vitrée, qu'elle partage avec deux camarades. « Comme environnement de travail, c'est incomparable », estime la jeune femme. Seule critique : « On ne peut rien accrocher au mur, ni mettre de plantes, soupire Juliette Dumont, enseignante-chercheuse à Paris-III. On a des bureaux magnifiques, mais pas personnalisables. »

Des propriétaires un peu tatillons pour des esprits universitaires ? Les deux principaux bâtiments qui accueillent les chercheurs sont en effet gérés par Vinci pendant vingt-cinq ans, dans le cadre d'un contraignant partenariat public-privé (PPP)...

Autre difficulté : les salles de cours, qui manquent à l'appel. Les prises de tête entre entités sur les plannings ont déjà commencé. Jean-Marc Bonnisseau le reconnaît : « Quand le projet a été conçu, on n'avait pas pensé qu'on aurait autant d'étudiants. On y fera plus attention pendant la deuxième phase de constructions du campus. » Si elle existe : à ce stade, elle n'est pas financée, à l'exception du futur siège de l'Ecole pratique des hautes études (EPHE).

« Comme beaucoup de gens de ma génération, Aubervilliers est plus proche de chez moi que la rive gauche de Paris », indique Isabelle Clair, chargée de recherches au CNRS

Le déménagement à Aubervilliers n'a pas été facile à faire passer. Outre la logique même du projet (s'agrandir, même si les loyers de certaines entités seront plus élevés qu'avant), c'est sur la question des transports que se sont

cristallisées les oppositions.

« Tous mes collègues sont installés dans la banlieue sud de Paris, à l'autre bout de la ville. Cela allonge considérablement leurs trajets », observe une chercheuse au CNRS, qui travaillait auparavant à Villejuif (Val-de-Marne). D'autres se réjouissent, en particulier les jeunes chercheurs, qui, en raison de l'évolution des prix de l'immobilier, sont plus nombreux à vivre au nord de Paris. « Comme beaucoup de gens de ma génération, Aubervilliers est plus proche de chez moi que la rive gauche de Paris », abonde Isabelle Clair, 43 ans.

### « Relégation des sciences sociales » ?

Si ce projet a fait grincer des dents, c'est aussi en raison du symbole. Quitter Paris, ses adresses prestigieuses et ses bâtiments d'époque, et s'installer dans l'une des villes les plus démunies de Seine-Saint-Denis, où le taux de pauvreté atteint 45 %... Le parallèle avec les sciences sociales, qui se vivent comme le parent pauvre de la recherche française, est vite dressé. « Ce déménagement, certains le vivent comme la relégation des sciences sociales dans des bâtiments anonymes, et comme une dévaluation d'eux-mêmes », observe Isabelle Clair.

« En allant à Aubervilliers, nous participons à la construction du Grand Paris », affirme Antonella Romano, de l'EHESS

D'autres évoquent le souvenir de l'université Paris-VIII. « Quand on a quitté Vincennes pour Saint-Denis, c'était une sanction. C'était être relégué dans un site déclinant. Là, c'est différent. Nous arrivons dans un territoire métamorphosé, pour faire de Condorcet une vitrine du Grand Paris », indiquait, le jour

de l'inauguration, la présidente de Paris-VIII, qui va y installer des équipes. « Cela peut être difficile de s'installer de l'autre côté du périphérique, notamment à cause de tout l'imaginaire qui y est associé. Mais cela n'a pas de sens de s'y opposer. Partout dans le monde, les universités ont quitté les centres-villes pour s'installer dans des lieux plus vastes. En allant à Aubervilliers, nous participons à la construction du Grand Paris », affirme Antonella Romano, de l'EHESS.

D'autres critiquent les effets collatéraux de ce déménagement, qui participe de la gentrification d'une banlieue populaire et de la hausse des prix de l'immobilier... Il est néanmoins l'occasion, pour ces étudiants et chercheurs en sociologie, en histoire ou en démographie, de travailler dans un environnement plus en phase avec les réalités du Grand Paris. « A Saint-Germain-des-Prés, tout était déjà fait. Ici, tout est possible », résume Capucine Boidin, professeure d'anthropologie à l'IHEAL.

### « Le ghetto, c'était là où nous étions ! »

Ce déménagement serait ainsi le signe de notre époque, de l'évolution de Paris. « Les étudiants et les enseignants n'ont plus les moyens d'habiter dans le centre. Il y avait quelque chose d'artificiel dans le fait de rester boulevard Raspail, dans un quartier où les librairies sont remplacées par des boutiques LVMH et où un ancien hôpital est devenu le siège de Kering », poursuit Arnaud Esquerre, de l'EHESS.

« Certains trouvent qu'en s'éloignant de Paris, on met les sciences sociales dans un ghetto, poursuit Olivier Compagnon. Faire des sciences sociales dans un quartier avec des boutiques Prada, c'est

questionnable. Le ghetto, c'était là où nous étions ! »

Autour de Condorcet, il n'y a ni bâtiments haussmanniens ni enseigne de luxe. Mais le quartier est pourtant un concentré de l'histoire de la capitale, que s'évertue à conter Jacques Grossard, président d'une association mandatée par le campus pour faire découvrir les environs aux résidents. « Les gens vivent souvent le fait d'être ici comme une punition. Alors quand vous connaissez l'histoire du territoire, cela aide à mieux accepter. »

Parapluie en main, il expliquait ce jour-là à une dizaine de personnes qu'ici défilaient jadis les cortèges royaux entre Paris et la basilique de Saint-Denis. Que s'y tenait la célèbre foire de marchands du Lendit, où les universités s'approvisionnaient en parchemins. Que se trouvait là le grenier de la capitale, stockant, dans des beaux entrepôts en brique aujourd'hui rénovés par un promoteur, du sucre, du miel, du houblon...

Le quartier est ensuite tombé en désuétude avec la désindustrialisation, devenant « une zone morte de stockage, où les PTT liquidèrent aux enchères leurs 4L ». Le renouveau est venu par la petite lucarne, quand, dans les années 1990, la télé a repris ces lieux vides et proches de Paris afin d'y installer des plateaux pour les jeux, les talk-shows, la télé-réalité. Ces hangars entourent aujourd'hui le campus Condorcet. « Vous verrez des cars qui arrivent de partout en France pour amener des spectateurs », prévient Jacques Grossard.

Ce petit monde se mélange à un autre, à quelques mètres : celui des entrepreneurs chinois de la région de Wenzhou. Jadis installés dans le 11<sup>e</sup> arrondissement

ment, ils ont fait de cette zone d'Aubervilliers, depuis vingt ans, le « Rungis de la fringue », explique Ya-Han Chuang, sociologue spécialiste de ce « Sentier chinois » à l'INED, qui s'installe à Condorcet cette année. A côté de ces dizaines de boutiques de vente en gros, un espace libre a été transformé en potager. On y teste, aussi, un arbre de panneaux solaires. Saint-Germain-des-Prés semble à des années-lumière. Sur ce territoire hétéroclite, on se sent au cœur d'un futur Grand Paris.

**Cet article est paru dans Le Monde (site web)**

[https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/10/15/a-aubervilliers-un-campus-du-grand-paris\\_6015515\\_4401467.htm](https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/10/15/a-aubervilliers-un-campus-du-grand-paris_6015515_4401467.htm)  
!

**Note(s) :**

Mis à jour : 2019-10-15 16:23 UTC  
+0200